Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 2 (1877)

Artikel: La nouvelle série de la légende des siècles
Autor: Caze, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684335

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA NOUVELLE SÉRIE DE LA LEGENDE DES SIÈCLES

A la fin de l'année dernière, je commentais devant une partie du public jurassien la première série de la *Légende des Siècles*. Cette œuvre me permettait d'affirmer, en dépit d'un cliché dû à Voltaire, que le génie épique n'est point étranger au tempérament français. Je faisais ressortir d'ailleurs que l'épopée contemporaine ne saurait s'accommoder des traditions et des règles qui limitent l'essor de toute véritable poésie. De nos jours, le poème épique est et veut être humain. Rien de ce qui touche l'humanité ne lui semble étranger. Légende et histoire, mythes et philosophies, dogmes et axiomes, vices et vertus, grandeurs et décadences sont autant de sujets multiples dont il s'empare et qu'il expose avec une harmonieuse sérénité. Dans un siècle qui veut tout savoir, tout analyser, tout comprendre, l'épopée s'est transformée. Elle a dépouillé ce corset de fer dans laquelle les vieilles poétiques emprisonnaient sa taille. Ses allures sont plus libres mais plus grandes. Quelques lettrés ne seront plus désormais les seuls familiers de l'épopée; mais, demain, quand tous nos enfants sauront lire et parler, ils diront les vers de ce grand poème, ils répéteront ces hymnes du progrès.

J'avoue que j'aurais différé d'étudier avec un auditoire très bienveillant d'ailleurs la première partie de la *Légende des Siècles* si j'avais pu prévoir que la seconde serait publiée quelques mois après ma conférence. Il eût été préférable sans doute de présenter aux auditeurs tout ce que Victor Hugo nous a donné jusqu'ici de son œuvre épique. Victor Hugo est le poète des surprises et des étonnements. Telle lacune que je signalais dans la première série de la *Légende* a disparu dans la seconde. De là contradictions entre mes dires d'hier et ceux d'aujourd'hui. De là aussi nécessité de réfuter mes appréciations primitives. Mais, à tout prendre, je suis fort aise que le grand poète ait élargi le cadre de son œuvre. En complétant la *Légende des Siècles*, il me permet de mieux comprendre son génie, de mieux le faire comprendre aussi.

On a noté que la nouvelle œuvre de Victor Hugo a été livrée au public le jour même où le poète atteignait sa soixante quinzième année. D'aucuns ont voulu voir une coquetterie de vieillard dans ce concours de deux faits.

C'est là une opinion un peu mesquine et légèrement étroite. Sans doute le poète a tenu à ce que son livre vit le jour en même temps que ses trois quarts de siècle finissaient. Il a bien fait. Il a réfuté ainsi ces critiques faciles, ces esprits imperturbables dans leur paresse qui trouvent que le génie de Victor Hugo décroît à mesure que son âge augmente. N'avez-vous pas demandé mille fois à certaines gens : « Avez-vous lu le dernier volume de Hugo ? — Oui, vous répondirent-ils, je l'ai feuilleté, mais le pauvre grand homme vieillit. » Sans doute aucun, l'auteur de la *Légende* a entendu quelques-uns de ces bourdonnements. Il a voulu les faire taire. Il a réussi, comme vous le verrez.

Nous n'avons pas de terme dans notre langue pour bien préciser la nature de Victor Hugo. Mais il est un mot latin qui lui convient à merveille. Les anciens appelaient *vates* un homme qui était à la fois prophète et poète. Eh bien! Hugo est absolument le *vates* antique. Ouvrez la fin de la première série de la *Légende* et il vous fera entrevoir toute la civilisation future, tous les progrès des jeunes générations. Lisez le début de la nouvelle série et vous apercevrez avec Victor Hugo le passé avec tous ses mystères, toutes ses ténèbres. Ce début intitulé *la Vision d'où est sorti ce livre*, ce début contient entre autres quelques vers qui suffisent à donner une idée du plan de la *Légende :*

De cette vision du mouvant genre humain,
Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain,
Est sorti, reflétant de poème de poème
Toute cette clarté vertigineuse et blême;
Pendant que mon cerveau douloureux le couvait
La légende est parfois venue à mon chevet,
Mystérieuse sœur de l'histoire sinistre;
Et toutes deux ont mis leurs doigt sur ce registre.

Dans la première *Légende* l'auteur était parti des temps bibliques pour raconter les origines des choses. Aujourd'hui, il voit commencer la tradition de l'humanité avec le paganisme. Il a raison, car il se conforme aux règles de la logique et de la science. Le poème intitulé *la Terre* est un hymne antique dans toute l'acception de ce dernier mot. A cet égard, il est curieux de noter la précision qu'emploient le chef de l'école contemporaine et l'école elle même quand il s'agit de l'antiquité. Ils ne la voient pas à travers des prismes modernes, ils ne l'étouffent pas dans les règles d'une rhétorique étroite, ils ne font pas parler et agir les Grecs comme les Français. Ils revivent et nous font revivre au milieu du passé; ils en prennent les formes, les habitudes et nous les prenons avec eux. Il est évident par exemple que l'hymne : *la Terre* aurait pu être cadencé par Hésiode au lieu d'être rhythmé par Hugo. Après cela est-il besoin de se demander si Victor

Hugo et son école ont rendu de véritables services à l'étude de l'antiquité? Nous ne le pensons pas. On a un peu oublié les clameurs de certains lettrés réactionnaires qui prétendaient que l'antiquité allait être étouffée par le romantisme. Ils poussèrent des cris bien superflus pour sauver le temple du Capitole où ils gardaient les héros grecs ou romains qu'ils faisaient parler d'ailleurs comme des courtisans de l'ancien régime. Par bonheur, les barbares, je veux dire les romantiques prirent le Capitole. Les dieux et les héros antiques ne durent pas en être énormément fâchés. Au contraire, les barbares leur rendirent langage, costumes et coutumes. C'est depuis lors, avouons-le, que nous avons appris à aimer l'antiquité.

Selon moi, il faut chercher dans toute œuvre d'Art trois grands principes : la Nature, la Passion, le Peuple. Or, l'hymne que je viens de signaler n'est autre chose qu'un admirable cantique païen dicté par l'amour de la Nature.

Dans la précédente étude que j'ai faite de la *Légende*, je notais que Victor Hugo n'avait point parlé de l'Inde primitive. J'avais le tort de croire à un oubli du poète. Dans la seconde série de son épopée, il prouve que les mythes lui sont familiers et connus. Il nous montre Vayou le dieu du vent, Agni le dieu du feu, Indra le dieu de l'espace. Cette *trinité* d'une religion primitive est aux prises avec

Une lumière ayant les yeux d'une figure.

Il est regrettable que le poète n'ait pas complété cette petite épopée par un souvenir quelconque des poètes indous. Il avait l'occasion de placer dans le *Groupe des Idylles* dont je parlerai tout à l'heure l'une ou l'autre figure de ces poètes de l'Inde. Les mythes grecs n'ont pas laissé plus indifférent l'auteur de la *Légende*. La lutte des géants et des dieux lui a fourni une série de petites épopées toutes fort remarquables. Victor Hugo est de ceux qui pensent que les Dieux antiques furent des tyrans couronnés d'azur ; il voit dans les Géants des Révoltés du droit, nous dirions aujourd'hui des Révolutionnaires. Je ne pense pas que les Grecs aient eu une pareille conception des divinités qu'ils avaient inventées. Ils avaient une très haute et très noble conception de la Nature. Ils s'étaient plus à personnifier et à idéaliser chacune des forces de ce grand tout. Or, comme la Nature est toujours bonne, toujours belle, toujours grande, les Dieux grecs furent bons, beaux et grands. Sans doute, ces Dieux ont des passions qui semblent mauvaises. Mais ces passions ou ces vices ont été sans nul doute prêtées aux divinités par les prêtres qui ont quelquefois besoin d'effrayer et qui pensent que la peur est un frein salutaire pour l'homme.

Tout enivrés de la personnification des cosmiques, les Grecs ont voulu voir dans les bouleversements et les phénomènes de la nature une lutte entre

les Titans et les Dieux. Victor Hugo envisage les mythes grecs à un point de vue qui me semble peu juste. Il vient faire proclamer le principe monothéiste devant les Dieux par un titan qui a brisé ses fers. Or, cette conception ne me paraît pas avoir été celle des premiers Grecs. Le poète français a volontiers commis un anachronisme en faveur de ses tendances philosophiques personnelles. Quoi qu'il en soit, il a écrit un poème magnifique et cela fait oublier le détail historique.

Ne nous y trompons pas d'ailleurs, Victor Hugo est de ceux qui concilient des croyances spiritualistes avec les notions scientifiques, quelque contraires qu'elles puissent être aux dogmes des livres sacrés. Dans son nouveau livre il justifie pleinement notre assertion. Il nous dit en effet :

> Peuple, l'eau n'est jamais sans rien faire. Mille ans,
> Avant Adam, qui semble un spectre en cheveux blancs,
> Notre aieul, c'est du moins ainsi que tu le nommes,
> Quand les géants étaient encore mêlés aux hommes,
> Dans des temps dont jamais personne ne parla,
> Une ville bâtie en briques était là
> Où sont ces flots qu'agite un aquilon immense.

Victor Hugo semble avoir compris ici les véritables destinées de la poésie. La Muse, en effet, n'est pas une mijaurée ou un bas-bleu qui se complait dans des spéculations usées. Elle sait s'assimiler toutes les découvertes de la science ; elle les propage, elle leur prête son harmonie et leur enlève toute l'aridité qui les rend si redoutables pour un trop grand nombre d'hommes.

Je voudrais pouvoir analyser un à un tous les petits *poèmes* qui composent le cinquième chant de cette œuvre nouvelle. Le premier de tous intitulé *Inscription* semble avoir été littéralement traduit de l'une de ces pierres antiques où sont consignés les faits et gestes des hommes primitifs. Le poète y a laissé toutefois l'empreinte personnelle de son génie. En effet, malgré la naïveté voulue du style, ces quelques vers sont une véhémente satire dirigée contre le principe de la royauté. En analysant la première série de la *Légende*, j'avais noté le silence de Victor Hugo sur tout ce qui concerne la Grèce. Je suis encore fort aise de me réfuter moi-même. Dans sa nouvelle œuvre, le poète a fait la part belle au génie hellénique. Si Hérodote revenait parmi nous, s'il lisait tout le beau poème : les *Trois Cents*, il pourrait se dire que son œuvre n'a pas été inutile puisque l'un des génies contemporains l'a interprêtée avec une telle grandeur. La *Chanson de Sophocle à Salamine* est encore l'une des pièces les mieux réussies de ce cinquième chant. En la lisant, on croit ouïr une de ces belles odes grecques où la gloire et l'amour se partagent le cœur de l'Hellène. La période des guerres médiques a fourni à Victor Hugo des notes parfaites. C'est aussi

l'époque la plus glorieuse de la Grèce. Or, guidé sans doute par son amour du contraste, le poète a mis, en face des lumineux triomphes de la Grèce, l'abaissement de Rome et les débuts de l'Invasion des Barbares. Le génie de Victor Hugo aurait pu s'exercer sur des parties bien autrement intéressantes de la tradition latine. La lutte de la plèbe et du patriciat, les lois agraires, les Gracques, la guerre sociale étaient autant de sujets que la plume du poète aurait popularisés. Il eût été bon de rappeler en traits ineffaçables les efforts que firent pour leur affranchissement les prolétaires latins. Toutefois, je ne désespère pas de lire prochainement dans quelque nouvelle œuvre de Victor Hugo quelque poème lumineux sur ce sujet.

Tous ceux qui ont étudié avec un peu d'attention les œuvres de Victor Hugo savent qu'il a pour l'Espagne une sorte de prédilection. Il a inséré dans l'un de ses volumes lyriques les strophes de *Gastilelza, l'homme à la carabine;* il a donné au théâtre *Hernani* et *Ruy Blas*, deux drames inspirés par deux époques bien distinctes de la monarchie espagnole. Enfin, relisez dans la première partie de la *Légende*, relisez le *Petit Roi de Galice*, *Bivar*, la *Rose de l'Infante* et vous serez convaincus, si vous ne l'êtes déjà, que notre poète a tiré des romanceros et des traditions espagnoles une foule d'œuvres remarquables. J'ai déjà fait ailleurs un rapprochement bien digne d'intéresser les amis des lettres. Corneille et Hugo sont les deux poètes français qui ont le mieux compris et le mieux étudié le génie du peuple espagnol. Or, l'un est le plus grand tragique du XVIIe siècle, l'autre le plus vaste esprit de notre époque. Tous deux ont des affinités de goût, de style, d'humeur et de langage. Le premier parla souvent comme un républicain antique, le second s'exprime toujours comme un démocrate moderne. Qu'on y réfléchisse bien d'ailleurs : Victor Hugo, qui a déclaré la guerre aux classiques et qui en a triomphé, a consacré au génie de Corneille une des plus belles scènes de *Marion Delorme*. Il est vrai que Corneille fut la victime des amis de la vieille poétique, ancêtres de ceux-là mêmes qui furent annihilés, vers 1830, par l'école romantique.

Fidèle à ses prédilections espagnoles, Victor Hugo n'a pas manqué de nous donner dans sa nouvelle œuvre quelques poèmes où le cid joue le principal rôle. Dans la première partie de la *Légende des Siècles*, il nous montrait le héros Castillan, jeune et pansant un cheval dans le château de son père. Le poète faisait ainsi du héros un homme simple dans toute sa gloire. On retrouve ce caractère de simplicité dans la nouvelle série de la *Légende*. Mais aujourd'hui nous n'avons plus un jeune homme devant les yeux. Le cid est vieux; il reçoit le roi d'Espagne chez lui et fait entendre au monarque de rudes vérités. Quelques pages encore et voici de nouveau le cid. Cette fois il estexilé, le roi est fatigué de sa gloire, de sa franchise ; le roi

veut faire oublier le héros et le héros vit simplement au milieu des paysans. Enfin, le roi se décide à rappeler le Compeador ; il lui délègue

Santos-le-Roux, qu'on nomme aussi le Magnanime,
Parce qu'étant tuteur, d'Alton, comte de Nîmes,
Il le fit moine, et prit sa place, et confisqua
Ses biens pour les donner au couvent de Huesca

Le cid ne se laisse pas émouvoir par la diplomatie de Santos. Comme certain poète de notre connaissance, il préfère l'exil à la servitude. Il restera proscrit pour n'être pas esclave. Dans ses deux nouveaux poèmes sur le cid, l'auteur de la *Légende des Siècles* est resté rigoureusement fidèle aux données de l'histoire. Le héros qu'il met sous nos yeux est bien un de ces nobles féodaux qui restèrent indépendants de la royauté et se révoltèrent même souvent contre les monarques leurs suzerains jusqu'à la fin du XVe siècle. Il est juste d'ajouter qu'à cette dernière époque la féodalité, de protectrice était devenue tyrannique. Les peuples eurent donc raison de regarder comme des libérateurs les Henri IV, les Louis XI, les Isabelle et les Ferdinand qui établissaient la monarchie absolue sur les ruines de la féodalité. Mais le cid de la *Légende des Siècles* est bien le modèle de ces nobles des premiers temps du moyen-âge qui n'avaient pas encore abusé de la puissance tutélaire dont ils couvraient la plèbe.

J'aurai lieu de signaler tout-à-fait spécialement les pages émues et magnifiques que Victor Hugo a consacrées à l'enfance dans son nouvel ouvrage. Aussi n'insisterai-je pas encore sur l'*Aigle du Casque* et sur le *Comte Félibien*, deux poèmes que la presse s'est empressée d'accueillir et de commenter dès le premier jour. La première série de la *Légende des Siècles* contient un passage étonnant; le rhythme et l'harmonie y célèbrent l'insousciance des *Aventuriers de la Mer*. Nous retrouvons aujourd'hui la même note dans la chanson barbare : *les Reitres*. C'est une fanfare dont les éclats cuivrés et sonores frappent orgueilleusement l'oreille. De plus, j'y retrouve volontiers un bref souvenir des *Mercenaires*, long poème de la première série dans lequel l'auteur chante la gloire de la Suisse.

Welf, castellan d'Osbor est un épisode dramatique enchassé au milieu de toutes ces petites épopées. Il est conçu dans l'esprit qui a dicté les *Burgraves* au poète. Ici encore l'enfance joue un rôle, mais un rôle tellement spécial que je me vois obligé de mettre à part cet épisode. Welf est encore un de ces seigneurs féodaux qui résistent à toute suzeraineté. Hug, roi d'Arles, Othon, empereur d'Allemagne, Sylvestre, pape viennent tour à tour sommer le burgrave. Ni les menaces, ni l'excommunicatton ne sont capables de forcer le vieillard à ouvrir les portes de son bourg. Mais une petite mendiante se présente après que les assaillants se sont retirés dans

un ravin situé près du burg. Welf accueille la mendiante, mais, au moment où l'on baisse les chaînes du pont-levis pour la faire entrer, les troupes des monarques s'emparent de Welf. Ainsi une enfant est la complice involontaire et naïve d'une trahison. Tous les personnages de ce petit drame concis et bref sont esquissés de main de maître.

Je me vois à regret obligé de passer rapidement sur quelques-uns des excellents poèmes de la nouvelle *Légende des Siècles*. Je ne saurais pourtant trop recommander la lecture des pièces qui portent comme titres : le *Travail des Captifs*, les *Sept merveilles du Monde*.

Le second volume de la nouvelle série s'ouvre par un long poème intitulé : L'*Epopée du Ver*. Déjà, avant Victor Hugo, un de ses meilleures disciples, Théophile Gautier avait donné une note ideniique. Ceux d'entre vous qui ont lu la *Comédie de la Mort* doivent me comprendre. Ils se rappellent sans doute le funèbre dialogue dc la jeune fille trépassée et du ver de terre. Je ne veux pas dire que Victor Hugo se soit inspiré ici de l'œuvre de Gautier; mais il serait fort intéressant de comparer les deux poètes. Toutefois, comme ce parallèle peut fournir à lui seul un fort intéressant sujet de dissertation ou de conférence littéraire, je ne puis qne le signaler à ceux qui voudraient entreprendre son étude. Dans le poème de Victor Hugo le ver de terre fait son propre panégyrique. Il se donne comme le maître de tout ce qui vit, de tout ce qui domine. Ecoutez-le :

L'univers magnifique et lugubre a deux cîmes.
O vivants, à ses deux extrémités sublimes,
Qui sont aurore et nuit,
La créature triste, aux entrailles profondes,
Porte deux Tout-puissants, le Dieu qui fait les mondes,
Le ver qui les détruit.

Le poète répond au ver : « Non, lui dit-il, non, tu n'as pas tout, car tu ne prends pas l'âme. Vous le voyez, Victor Hugo reste fidèle à ses convictions spiritualistes. Cependant le poète est-il bien sûr que le ver de terre soit seul à consumer les cadavres? Je ne voudrais ni me poser en savant, ni émettre des théories philosophiques personnelles qui doivent être exclues de cette enceinte. Toutefois j'ai ouï-dire que les corps se désagrégent d'eux mêmes et vont rendre à la nature tout ce qu'elle avait joint en eux. Je crois aussi que la matière ne se perd pas et je sais qu'elle se transforme. Si l'on veut partir de ces prémisses, on doit arriver à un système de philosophie tout aussi consolant et peut-être plus scientifique que les principes spiritualistes.

A la suite de l'*épopée du Ver* on retrouve dans la nouvelle série de la *Légende* deux poèmes encore tout lumineux des traditions espagnoles. L'un

et l'autre d'ailleurs ont quelques analogies avec des récits de la première série. Ce Gaïffer, par exemple, ce Gaïffer qui fait creuser un fossé profond autour de son château et qui finit par y rencontrer les tombes des Judas et des Caïn, je le connais déjà. N'est-il pas le parent très proche de ce Kanut, roi parricide, que Victor Hugo nous montre rôdant éternellement sous l'énorme ciel noir, tandis qu'une pluie de sang vient étoiler son manteau de neige. Et ce Masferrer, sorte de voleur magnanime qui dépouille les moines et laisse en paix les laboureurs, ce Masferrer qui refuse une couronne que lui offrent des rois plus brigands que lui, je l'ai vu quelque part. Il était moins rude, moins sauvage, mais plus sévère encore pour les monarques : il s'appelait Eviradnus.

Plus peut-être que sa sœur aînée, la nouvelle œuvre du poète français est conforme aux tendances et aux aspirations de l'époque contemporaine. Revenu à Paris, l'auteur de la *Légende* a moins vécu dans l'idéal et plus dans la réalité. Aussi a-t-il mieux compris les principes nouveaux de son pays et de son temps. La pièce intitulée *la Comète* prouve suffisamment ce que j'avance. Elle est toute à la louange de l'astronome Halley; mais j'y vois autre chose que la glorification de ce savant : j'y vois la glorification de la science elle-même. Or, c'est la science que notre siècle aime, c'est elle qu'il recherche avant tout.

A ceux qui étudient avec soin le mouvement d'évolution philosophique des littératures, je recommande une lecture approfondie du morceau qui porte comme titre : *Changement d'horizon*. Il explique pourquoi et comment la poésie a modifié ses tendances. L'épopée guerrière a fait place à l'épopée humanitaire. En somme, la muse a suivi le courant de la civilisation.

J'arrive à l'analyse sans doute trop rapide de ce XVIIIe chant du nouvel ouvrage de Victor Hugo. C'est ce fameux groupe des *Idylles* dont on a déjà tant parlé. Je dois avouer qu'il a fallu beaucoup d'assurance au poète pour réhabiliter aux yeux du public français un genre tout à fait incompatible avec les goûts de notre littérature. L'idylle nous est peu sympathique, parce que nous ne pouvons nous figurer que de simples campagnards s'expriment dans le langage fleuri des cours ou de l'académie. Nous n'admettons pas cette fiction, parce que notre tempérament railleur est toujours prêt à restituer aux simples leur idiôme naturel. Notre antipathie est sans doute aussi motivée par nos goûts positifs. Il a donc fallu que Victor Hugo usât de tout son ascendant pour remettre en lumière cette pauvre bucolique! Du reste, notre poète a bien pris garde de ne point s'en tenir aux seuls poètes idylliques français. De plus, il lui suffit qu'un génie littéraire quelconque ait eu des tendances dans ce genre pour le classer dans le groupe des idylles. On le voit, Victor Hugo conçoit largement. Mais la grandeur de ses vues lui

a fait trop souvent oublier le caractère particulier de chacun des poètes qu'il fait parler. Mais, allez donc demander au génie l'imitation du génie, l'abdication de sa personnalité? Disons pourtant que l'auteur de la *Légende* est tout plein d'une grâce antique quand il met en scène les poètes grecs ou latins. Mais n'est-il pas étonnant d'entendre le fougueux Archiloque nous dire par l'organe de Victor Hugo : « Mois, je ne sais qu'aimer » ?

N'est-on pas surpris de voir Aristophane abdiquer la satire et de l'écouter murmurer des vers d'amour? A côté de ces inexactitudes, qui dans l'esprit de Victor Hugo sont sans doute des côtés inconnus du caractère des deux poètes grecs, tous les autres tableaux idylliques du chant XVIII sont parfaits d'exécution. J'ai regretté de ne pas trouver le nom d'Horace parmi tant d'autres. Victor Hugo a consacré au lyrique latin quelques-unes des plus belles pages des *Contemplations;* pourquoi ne pas l'avoir remis en scène ici? Horace est sans doute un épicurien trop facile, un courtisan trop souple, mais nous aimons quand-même sa facilité d'esprit, sa verve et cette petite pointe de mélancolie douce qui lui est particulière et ressemble à un coucher de soleil d'automne. Je ne veux pas finir avec le groupe des *Idylles* sans noter que l'auteur de la *Légende* a enfin accordé de magnifiques vers aux grands athlètes du XVIIIe siècle, à Voltaire, à Diderot, à Beaumarchais.

Malheureusement je ne vois pas figurer Rousseau à côté d'eux. Bien qu'il n'ait pas écrit en vers, et quelque antipathique que soit à certaines heures le caractère de Jean-Jacques, il eut en lui un vif sentiment de la nature et de la poésie. Ses œuvres entières respirent cette passion. Le philosophe de Genève aurait donc bien pu, ce me semble, figurer dans la *Légende.* Il est d'ailleurs très heureux que Victor Hugo soit revenu de certaines idées peu libérales qu'il émettait sur Voltaire en 1839. Voici comment s'exprimait notre grand poète à cette époque :

> Voltaire alors régnait; ce singe de génie...
> Chez l'homme en mission par le diable envoyé...
> Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
> Voltaire est dans un coin de la chambre bénie,
> Avec son œil de flamme, il t'espionne et rit...

Victor Hugo n'a du reste pas été seul à apostropher Voltaire sur un pareil ton. Auguste Barbier, ce poète des barricades, n'a-t-il pas écrit à propos du rire de Voltaire que c'est un

> Rire de singe assis sur la destruction.

Enfin tout le monde connait la prosopopée déclamatoire qu'Alfred de Musset a servie à Voltaire dans son *Rolla.* Aujourd'hui, ni les poètes, ni les peuples ne chantent plus : *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau.* Le progrès le veut ainsi et Victor Hugo, toujours fidèle aux lois

du progrès, a consacré au vieil Arouet quelques très beaux vers qui ne sont pourtant pas dépourvus d'une malicieuse pointe d'ironie.

J'arrive à cette partie de la *Légende des siècles* qui est intitulée le *Temps présent.* Elle est de celles qui ont vivement intéressé le public, car c'est elle qui reflète le mieux les sentiments contemporains. L'on a cité non sans raison parmi les plus beaux épisodes de ce chant : *Jean Chouan,* le *Cimetière d'Eylau,* la *Colère du Bronze,* les *Enterrements civils* qui renferment le testament philosophique du poète, le *Prisonnier,* satire vengeresse de la trahison Bazaine, et tant d'autres pièces qui ne s'analysent pas et qu'il faut lire. J'aurai pourtant quelques légères observations à faire sur une des pièces de ce chant. Elle porte en titre : *France et Ame.* Victor Hugo s'y livre à une critique fort vive des théories darwinistes. Ses convictions, ses croyances spiritualistes lui ont sans doute dicté les vers qui terminent ce morceau. Il me semble que Victor Hugo n'aurait pas dû frôler certains préjugés qui consistent à ridiculiser une école de philosophie aussi méritante de la science et du progrès. Mais, c'est ici une opinion toute personnelle qui ne m'empêche pas du reste d'admirer les beaux vers et les idées généreuses de ce petit poème.

J'ai dit plus haut à propos de l'épisode intitulé le *Comte Félibien,* j'ai dit que l'enfance avait inspiré au poète des idées émues traduites dans ces rhythmes dont lui seul a le secret. Il y a tout un chant de l'œuvre nouvelle consacré à ceux que Victor Hugo appelle *les Petits.* Vous avez lu et admiré sans doute : *Guerre civile,* cet épisode que nos journaux politiques ont extrait de la *Légende.* J'y ai trouvé plus que l'amour de l'enfance : l'amour du peuple, ce grand enfant qui sait être bon, avoir du cœur et oublier même au milieu de ses plus grandes colères.

On retrouve la contre-partie de ce récit dans l'*Année terrible* et dans les *Châtiments.* Ici un enfant a pris part à la guerre civile : on va le fusiller. Mais il demande au chef du peloton la grâce de rapporter une montre à sa mère. L'officier fait droit à cette requête ; il croit que le gamin veut fuir la mort et sa conscience est peut-être bien aise d'être déchargée d'une nouvelle exécution. Mais l'enfant revient se présenter à la mort et l'on a assez de condescendance pour faire grâce à son héroïsme. Dans les *Châtiments,* Victor Hugo nous montre une vieille grand-mère à qui l'on rapporte le cadavre de son petit-fils, pauvre créature tuée froidement par les soldats du 2 décembre.

Je préfère encore à la plupart des poèmes de la *Légende* cette élégie enfantine intitulée : *Petit Paul.* C'est le récit tout simple d'une aventure trop commune malheureusement. La mère se laisse mourir, l'enfant se réfugie auprès de son aïeul, et quand l'aïeul meurt à son tour, l'enfant est maltraité par la marâtre. Hugo a raconté ces choses si fréquentes avec

cette simplicité voulue qui émeut plus que les déclamations tragiques. On retrouve — plus douloureusement exprimée encore — la même sollicitude pour l'enfance dans ces quelques vers que le poète a intitulés *Question sociale.* Usant une fois de plus de ce don des contrastes qu'il possède si bien, Victor Hugo nous présente l'enfant d'une fille publique qui songe devant sa mère. Si, à notre époque de trop grand *opportunisme* politique, si des vers furent jamais moralement opportuns ce sont bien ceux-là. En effet, aujourd'hui il semble que tous les gens honnêtes de tous les pays du monde s'entendent pour combattre le fléau de la prostitution. Vous avez ouï dire sans doute que partout s'étaient tenus des congrès en faveur de l'abolition de ce mal. On a vu les croyants et les orthodoxes du protestantisme tendre la main en cette occasion aux libres-penseurs et aux matérialistes. Les classes ouvrières se sont émues les premières; les premières elles ont envoyé des délégués aux assemblées qui, à Genève et à Paris, ont combattu la prostitution. Victor Hugo vient, lui aussi, jeter son opinion au milieu de toutes celles qui ont été émises. Il traite la question au point de vue de l'enfant, et c'est en effet l'un des points les plus capitaux. Il est temps, il est grand temps que l'enfant ne souffre plus des fautes du père et de la mère. Il est temps de le soustraire aux suites du vice dont il est le produit inconscient. Il est temps aussi que l'opinion d'un certain public ne flétrisse pas l'enfant illégitime. Les législateurs ont toujours envisagé dans cette question des intérêts plus spécieux que justes. Quand donc voudront-ils échapper aux préjugés les plus vulgaires? Quand donc verront-ils que la vérité est toute en dehors de certaines idées préconçues et déraisonnables ? Je souhaite que partout, ici comme ailleurs, les mandataires du peuple ouvrent les yeux; mais je ne saurais me flatter de les leur ouvrir.

A peu près en même temps que la seconde partie de la *Légende* voyait le jour, un romancier de très grand talent. M. Emile Zola, faisait paraître un volume intitulé l'*Assomoir.*

Ce livre a soulevé de grosses tempêtes dans le monde littéraire français. Ce n'est pas ici le lieu de l'étudier complétement, car il mériterait d'être examiné à part. Cependant, je trouve dans ces pages une situation tout à fait analogue à celle qui est exposée dans la *Légende* sous le titre de *Question sociale.* Victor Hugo nous dit :

On entendait quelqu'un rire; c'était la mère,
Cette femme, une fille, au fond d'un cabaret,
N'avait pas même l'air de savoir qu'on errait
Dehors, là, dans la rue, en grelottant sans gîte,
Sous le givre et la pluie et qu'on était petite,
Et que ce pauvre enfant tragique était le sien.
Cette mère, pas plus qu'on ne regarde un chien,
N'apercevait cet être et sa sombre guenille.
Sorte de rose infâme ignorant sa chenille.
Elle-même, jadis, avait été cela...

L'auteur de l'*Assommoir* nous présente, lui aussi, une enfant qui voit sa mère aller au mal. Il est encore plus concis dans sa prose serrée et plus sombre aussi. Ecoutez-le parler de cette enfant : « Elle était toute grave. » Elle avait de grands yeux d'enfant vicieuse allumés d'une curiosité sen- » suelle. »

La nouvelle série de la *Légende des siècles* se termine par une série de poèmes philosophiques, dans lesquels l'auteur proclame ses idées spiritualistes. Je ne crois pas devoir revenir sur l'opinion personnelle que j'émettais tout à l'heure au sujet de ces doctrines. Cependant j'estime qu'il n'est pas inutile de noter que Victor Hugo fait abstraction complète de toutes les religions révélées. Il veut être religieux en dehors des dogmes. Les vers suivants sont la preuve de cette assertion :

Teutatès, Mahomet, Jésus, les autres sourds,
Les forêts, le druide et le mage, et ces folles
Augustes, qu'Apollon emplissait de paroles,
Et les temples du sang des génisses fumants,
N'arrivent qu'à des cris et qu'à des bégaiements.
L'à peu près, c'est la fin de toute idolâtrie.
La vérité ne sort que difforme et meurtrie
De l'effort d'engendrer, et quel que soit l'œil fier
Du fœtus d'aujourd'hui sur l'embryon d'hier,
Quelque mépris qu'Orphée inspire à Chrysostôme,
Quel que soit le dédain du Koran pour le psaume
Et quoi que Jéhova tente après Jupiter,
Quoi que fasse Jean Huss accouchant de Luther
Quoi qu'affirme l'autel, quoi que chante le prêtre,
Jamais le dernier mot, le grand mot, ne peut être
Dit, dans cette ombre énorme où le ciel se défend,
Par la religion, toujours en mal d'enfant.

J'ai hâte de résumer les impressions générales que j'ai retirées d'une étude — encore trop peu approfondie — de la *Légende des siècles*. Je chercherai avant tout à savoir quelles sont les passions qui ont dicté ce livre, qui ont poussé le poète à nous donner une œuvre pleine de sève et de vigueur. Je retrouve peu dans la nouvelle série de la *Légende des siècles* ce que j'appellerai volontiers le *poème de la femme*. L'amour n'étant qu'un souvenir pour les vieillards, Victor Hugo use sans doute d'une certaine réserve et peut-être aussi d'un certain égoïsme bien légitime en pareille circonstance.

Il conserve ses impressions passées sans pouvoir les répandre. Il y a des flacons précieux qui conservent l'odeur pénétrante des parfums rares. La liqueur est dispersée, mais l'odeur reste. Tel me semble être le poète vieillard. Prenez garde d'ailleurs de demander à Victor Hugo les dernières

confidences de ses tendresses. Vous pourriez rouvrir toutes les plaies de son cœur et, entre toutes, il en est une qui saignerait beaucoup.

On ne rappelle pas, on ne doit pas rappeler à un homme le souvenir d'une femme adorée qui n'est plus, quand on sait que ce souvenir est vivant mais muet en l'esprit de cet homme. Or, la mémoire de Mme Hugo doit être si chère au grand poète qu'il craint de l'amoindrir en lui consacrant de nouvelles pages émues. Tout poème sur ce sujet sera moins grand que le mutisme qui convient aux grandes douleurs.

A côté de l'affliction la joie ; à côté des morts les vivants. Or, toute joie et toute vie résident sur ces têtes mignonnes et bouclées, sur ces enfants que le poète a toujours aimés et qu'il chérit aujourd'hui plus que jamais. Je ne veux pas me répéter en signalant de nouveau les poèmes que Victor Hugo a consacrés à l'enfance dans son nouveau livre. Il me semble toutefois qu'il n'a jamais parlé de ce petit monde avec autant de grandeur sereine.

Le sentiment de la nature ne me paraît pas aussi développé dans la nouvelle série de la *Légende des siècles* que dans les *Contemplations*, les *Châtiments* et les *Chansons des rues et des bois.* C'est que Victor Hugo s'est fait citadin depuis qu'il est revenu de l'exil. Sans doute, l'œuvre est plus humaine, ayant été écrite au milieu de la foule que le poète aime tant, mais elle a perdu un peu de la grandeur irritée qui nous étonne dans ses sœurs aînées. Il y a plus d'apaisement dans ce nouveau livre que dans les autres. Mais n'allez pas croire pour autant que Victor Hugo ait oublié complétement la nature. Lisez l'hymne antique à la *Terre,* dont je vous ai déjà parlé et vous verrez que le poète est toujours resté fidèle à son culte pour l'ensemble des choses créées. Ecoutez :

La terre cache l'or et montre les moissons;
Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
    Le germe des saisons prochaines,
Dans l'azur, les oiseaux qui chuchotent : aimons!
Et les sources au fond de l'ombre, et sur les monts
    L'immense tremblement des chênes.
L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux;
Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux
    Et satisfaits, l'arbre superbe;
Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut;
Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut
    Le consentement du brin d'herbe.

Bienheureux seraient les hommes s'ils pouvaient établir entre eux cette harmonie qui existe dans la nature. Victor Hugo proclame dans ses œuvres

et particulièrement dans le livre que je vous présente aujourd'hui, cet équilibre des volontés et des aspirations de l'humanité. Il nous dit :

Nous allons à l'amour, au bien, à l'harmonie.
O vivants qui flottez dans l'énigme infinie,
Un arbre, auguste à tous les yeux,
Conduit votre navire à travers l'âpre abîme...

Mais pour arriver à cette paix souhaitée par tous, il serait temps, il serait grand temps d'étudier et de pratiquer les questions sociales. Il y a partout une grande paresse d'esprit et une certaine frayeur quand l'on place un homme quelconque en présence des intérêts qui devraient toucher toute l'humanité. Tels personnages que la question d'Orient préoccupe, qui ne dorment pas sans rêver Turcs et Russes, restent parfaitement insensibles devant les crises industrielles. C'est pourtant sur le terrain économique qu'on devrait lutter pacifiquement. Je vous assure du reste que cette lutte est, elle aussi, féconde en incidents variés, en émotions sincères et surtout en résultats directs. Il est évident que le livre de Victor Hugo est tout plein de ces généreuses idées d'émancipation; mais elles sont manifestées en termes un peu trop larges ou, pour mieux dire, elles manquent de précision scientifique.

Il est vrai qu'un poète qui écrirait comme un économiste risquerait fort d'ennuyer ses lecteurs. Il suffit qu'un ciseleur de vers énonce des principes conformes aux tendances de l'esprit moderne. On ne lui demande pas de mettre la statistique en poésie ou de rimer une thèse sur le capital et le travail.

Avant de terminer cette appréciation trop sommaire, qu'il me soit permis d'insister sur l'un des principes chers au grand poète. Ce principe, il l'a développé en vers magnifiques dans son nouvel ouvrage. Victor Hugo est patriote dans le sens le plus complet de ce mot. Cependant son patriotisme lui fait oublier parfois que l'humanité est au-dessus d'un coin de terre quelconque. Or, ici même, je crois qu'il est en contradiction flagrante avec les théories les plus élevées de son livre. Le poète appartient à cette classe encore trop nombreuse de radicaux français qui croit à l'urgence d'une revanche contre l'Allemagne. C'est ainsi qu'il s'écrie :

France, songe au devoir. Sois grande, c'est ta loi
Et fais de ta mémoire un redoutable emploi
En y gardant toujours les villes arrachées,
Enseignons à nos fils à creuser des tranchées,
A faire comme ont fait les vieux dont nous venons,
A charger les fusils, à rouler les canons...
Aimons les peuples, mais n'oublions pas les princes.
En même temps, restons penchés sur ces provinces
Qui sanglotent en proie aux fléaux jamais las.

Quelque magnifiques que soient ces vers, je vous demanderai la permission d'en faire ressortir deux inconséquences. Tout d'abord, si nous faisons exactement « comme ont fait les vieux dont nous venons, » il est probable que nous serons condamnés à tourner dans le *statu quo*. L'immobilisme deviendra la loi fatale des générations futures. Le progrès s'arrêtera. Sans doute aucun, il est bon de graver dans sa mémoire les hauts faits des grands aïeux. Mais prenons garde aussi de nous inspirer exclusivement de la tradition ; essayons d'être nous-mêmes comme nos ancêtres furent eux-mêmes et ne nous ingénions pas à parodier le passé quand il faut user du présent pour préparer l'avenir.

« Aimons les peuples, nous dit encore le poète, mais n'oublions pas les » princes. » Soit, et mon auditoire est assez sincèrement républicain pour applaudir avec moi à ce vers. Toutefois, est-il bien nécessaire de prouver son amour pour les peuples en exploitant des passions belliqueuses ? Ces pauvres peuples que nous aimons, ces braves peuples sont les seuls à supporter la guerre et à en souffrir. Les princes, au contraire, se contentent de ramasser des balles mortes... et des lauriers facilement conquis. Eternelle histoire de Bertrand et de Raton.

Ce sont là à peu près les différents points de vue auxquels j'ai pu jusqu'ici envisager la nouvelle série de la *Légende des siècles*. Avant de conclure définitivement, je crois devoir noter que le style et l'harmonie du nouvel ouvrage de Victor Hugo ne sont pas au-dessous de ce que vous connaissez déjà. Les surprises et les étonnements sont multiples quand on entre dans le palais féerique que vient d'élever le poète. Toutes les architectures, tous les arts lui ont fourni des matériaux splendides. Ici, c'est le tableau des âges préhistoriques, et nous revivons avec ces grands vieillards dont nous ignorons les noms, dont nous ne connaissons que quelques inventions. Plus loin, nous sommes en Grèce, plus loin au moyen-âge, plus loin en Espagne avec le Cid, plus loin nous combattons à Eylau; plus loin, plus loin encore nous voici dans l'avenir. Ce livre pourrait porter en épigraphe cette sentence orgueilleuse : *Semper Excellior!*

Les vers sont et resteront des modèles pour toute la jeune génération des poètes. On a parlé de préciosité, j'ai trouvé de la précision. L'antithèse est fréquente, mais où est le mal? Les ellipses ne manquent pas, mais que vous importe si le sens est clair, limpide ? Je ne saurais mieux faire d'ailleurs que de citer ici l'extrait d'une critique très fine de M. Emile Blémont. Ces quelques lignes diront mieux que moi tout ce que je pense des vers de la *Légende :*

« Que dire du vers de la Légende en lui-même? Victor Hugo a fait du vers français l'instrument souverain de la poésie humaine. Dans le vers français il a réalisé la fable antique de Protée, le dieu fécond en transfor-

mation. Tantôt ce vers est du marbre, tantôt de l'airan de Corinthe; tantôt il vous emporte comme un fleuve reflétant l'univers, et tantôt il vous brûle comme une flamme, vous caresse comme une lèvre, vous regarde comme un astre, vous attire comme le firmament ouvert. Et cela, tel que la bergère de Racan, il n'a pas l'air de le faire exprès. La rime est toujours inattendue, toujours fraîche et nouvelle. »

Après cette belle et bonne appréciation de M. Blémont, je crois pouvoir conclure.

Les épopées homériques, les chansons de geste du moyen-âge ont été divulguées aux hommes par des musiciens errants, *aèdes et jongleurs*. Aujourd'hui, le livre est à la portée de tous. Aujourd'hui, tout le monde lit Victor Hugo. Nous n'avons donc plus besoin des aèdes et des jongleurs. Mais demain nos enfants sauront et diront les vers de cette épopée qui s'appelle la *Légende des siècles*. Demain, des hommes se rappelleront que Victor Hugo a entrevu ces temps meilleurs dans lesquels ils vivront. »

R. Caze.